

## COMPTES RENDUS

A. BRUN. *Bellaud de la Bellaudière, poète provençal, XVI<sup>e</sup> siècle.* Gap, imprimerie Louis-Jean, 1952, in-8°, IX-184 p., 1 portr. (*Ann. Fac. Lettres Aix*, tome XXXVI, fasc. unique 1952).

Il fallait être un philologue éprouvé pour s'attaquer à l'exégèse d'une œuvre poétique aussi touffue que celle de Louis Bellaud de la Bellaudière, né à Grasse en 1543, poète aixois, mort en 1588, et qui eût, peu après sa mort, la primeur de nos presses marseillaises (1596). Notre Louis Bellaud (qu'il ne faut pas confondre avec le Rény Belleau de la Pléiade) est, quant à lui, un écho provincial de Marot et de Rabelais. Il écrit dans un provençal qui fait le pont entre la langue des troubadours (maintien des infinitifs en AR et des participes en AT) et la langue des félibres (transformation de l'A final en O). Un provençal de par ailleurs enrobé de locutions françaises, dont la plupart sont sorties de l'usage (par exemple *AFFINAR* dans le sens de tromper, *FRICANELLOS* pour filles galantes). Il s'ensuit que l'exégèse de ce provençal à curieuses survivances exige une connaissance très sûre du vieux français ; et encore pour tirer les mots de leur gangue et les identifier dans les anciens lexiques, faut-il d'abord se jouer parmi l'absence d'orthographe ou les superfluités graphiques. Ajoutez à ces difficultés une langue certes réaliste et colorée, mais par cela même incorrecte, le mot propre étant souvent détourné de son sens normal, une langue pleine d'onomatopées, de mots dérivés, de diminutifs, une construction embarrasée par des pléonasmes en EN et en Y, et pour coiffer le tout : une nomenclature mythologique à la Ronsard et des emprunts au latin macaronique de d'Arena. Au total, un vocabulaire plein d'énigmes, mais d'une richesse incroyable, le contraire même de notre langue poétique classique.

Autant que de philologie, M. A. Brun a fait œuvre ici d'histoire littéraire ; car, pour originale et variée que soit l'inspiration de Bellaud, elle n'en repose pas moins sur de nombreuses réminiscences. Ça et là, il reconnaît en son héros un lecteur de Rabelais qui, avant lui, qualifia la belle Provence de *pays de satin* et le bel Avignon de *pays de velours*. Ailleurs c'est un sonnet entièrement transposé de Desportes qui, lui, l'avait emprunté à Pamphile Sasso :

*Je veux me rendre hermite et faire pénitence.*

Quant à replacer Bellaudière dans le milieu historique de son temps, suivant la méthode chère à Abel Lefranc, ce n'était pas moins difficile que de faire l'exégèse du texte. M. A. Brun s'y est acharné et, après avoir lu tout ce qui existe sur le XVI<sup>e</sup> siècle provençal, il y a pleinement réussi, se faisant tour à tour historien des événements, de la société, de l'économie, voire biographe et généalogiste. Pour le spécialiste même ayant la pratique des documents d'archives, des institutions locales et du personnel administratif du dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, il ne reste vraiment rien à glaner derrière lui. Tout au plus en vient-on à maudire, dans ces sonnets, l'imprécision, à vrai dire normale, de la langue poétique, notamment en matière des prénoms, ce qui nous a privés parfois d'identifications plus poussées. Ainsi des Bus, des Pumejean, des Lar tissat, nombreux en Avignon et dans le Comtat ; ainsi des Covet de

Marseille (car ils étaient deux frères, Martin et Jean), du capitaine Gay (d'une famille de commerçants dont un, François, était beau-frère de Cazaux), du capitaine Drera (sans doute un des dirigeants de la fameuse draperie d'escarlates fondée en 1570, Louis ou Jean-Baptiste).

De ce milieu vivant et pittoresque, si parfaitement restitué, il émane un Bellaudière très neuf, très différent de *l'arquin* ou mauvais garçon que les Provençaux de l'époque romantique avaient calqué un peu trop facilement sur le personnage de Villon. Nous voilà bien au contraire en présence d'un bourgeois provençal de bonne maison, solidement appuyé sur les cadres sociaux du temps. C'est ainsi qu'il a été dix ans (1577-1586) attaché à la cour d'Henri d'Angoulême, dit le Grand prieur, gouverneur de Provence, avec Malherbe, François Dupérier, les deux Nostradamus, Gallaup de Chasteuil, Jean de La Cépède, sieur des Ayalades. C'est en bourgeois, et non en ribaud, qu'il a chanté les amis d'Avignon, de Salon, d'Arles, d'Aix, de Marseille, les compagnons de jeux et de ris, leurs amours, leurs plaisirs faciles : tel est le thème habituel des 151 sonnets de *LOU PASSATENS*. Victime des guerres de religion, incarcéré deux ans à Moulins comme soldat (1572-1574), sans qu'on puisse en déterminer la cause, Bellaud y avait gagné la nostalgie de la terre natale. Aux souvenirs de captivité, (sujet propre des *OBROS* et *RIMOS*), il se mêle ainsi chez lui une note de patriotisme local, qui tranche avec la mentalité du XVI<sup>e</sup> siècle, et qui l'a poussé à chanter ça et là les mœurs, les usages, les produits agricoles et les traditions de la Provence. Sait-on que le premier texte poétique existant sur les fameux Jeux de la Fête-Dieu d'Aix se trouve être précisément dans les *OBROS* ? Ainsi la voie était-elle, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, ouverte à Mistral et à son œuvre épique.

Elle l'était doublement, puisque Bellaud, en cela allié aux deux Nostradamus, était le premier à réagir contre l'avilissement du provençal, supplanté par la langue officielle qu'était devenue depuis peu le français : « Nous n'avons pas su maintenir la gloire de nos vieux poètes qu'ont célébrée, après avoir profité de leurs dépouilles, un Dante et un Pétrarque... Mais La Bellaudière est venu et à réveillé l'enthousiasme à ceste provensale fureur ». Il a duré le réveil qu'évoquent ces mots de César de Nostredame, à tel point que la rupture, qui avait été si funeste à la langue des troubadours, ne s'est pas reproduite au cours des deux siècles qui séparent Bellaud des félibres.

Avoir réussi à adapter à une langue fruste la forme poétique raffinée du sonnet, c'est déjà un grand mérite à l'actif de Bellaud. Mais l'essentiel et le meilleur de son œuvre est ailleurs, dans cet élan de la vie, ce goût de la chose vue qui, dit excellemment M. Brun, l'apparente à Villon, à Marot, à Rabelais, à Mathurin Régnier, bien au-dessus du niveau d'une pléiade de province.

Par son analyse si nuancée, si poussée, si complète, d'une œuvre à la fois difficile et très expressive de son temps, M. Brun nous a mis l'eau à la bouche. Nous voulons espérer que les circonstances lui permettront de nous en donner enfin l'édition savante, avec l'annotation et la traduction juxtalinéaire, que réclame l'importance de ces textes et que, par sa connaissance approfondie du sujet, il est seul à même de mener à bien.

Joseph BILLIQUOD.